

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 FÉVRIER 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Lr décadence par les guerres religieuses, par de Marchy.—Les oubliés, par Jean Madeline.—L'oisillon, par Lucette.—Nécrologie, par La Rédaction.—Notes et impressions.—Le tigre, par J.-H. Rosny.—Pour la patrie, par Jacquot.—Qui ne doit pas se marier.—Poésie : Amour.—Anathème.—Pardon, par Eugène Dick.—La légende du trou des fées, par Remuna.—Nos artistes, par Un Passant.—Une repartie d'Alexandre Dumas.—Cercle Ville-Jeu, par Alfred Baisin.—Notes et faits.—Le jeu des patiences, par L'Enchanteur Mealin.—Le distrait.—Propos du docteur.—Primes du mois de janvier.—Amusements.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Feuilletons : Rosalpa ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Jeune fille méditant.—Portrait de M. Léo Sabourin.—Nos artistes au Monument National.—Peux-tu parler ?—La marine française : Cuirassés, torpilleurs et canonniers-cuirassés.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant généralement économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## LA DÉCADENCE PAR LES GUERRES RELIGIEUSES

Pour un peuple comme pour un homme, tomber en décadence semblait jusqu'à ces derniers jours une perspective alarmante. Avouer que l'on descend la pente qui ne se remonte pas est chose rare, pleine de dangers, c'est pourquoi les peuples que l'Etat entretient dans une somme de richesse suffisante pour créer le mirage aveuglant qui les éblouit n'en ont généralement pas conscience. Puis la parole, cette merveilleuse empreinte que Dieu a laissée à l'homme de sa puissance intellectuelle, n'est-elle pas à la disposition des dépositaires de l'autorité pour attirer les cœurs, les captiver par une tirade patriotique qui flatte l'amour-propre national ou s'irriter, s'indigner de la possibilité d'une suspension et donner le change sur les manifestations décadentes qui percent après un certain temps la maille du tissu serré dont la nation avait été adroitement enveloppée ? C'est ce qu'avait compris l'union intime de la franc-maçonnerie et de la juiverie française.

Un ministre n'est jamais prévaricateur sous une république, il est si bien contrôlé ! Puis si par accident son budget n'est pas en équilibre, n'a-t-il pas les dépenses extraordinaires ? Si les ministères se remplacent souvent, afin de mieux perpétuer leurs crimes politiques, n'a-t-il pas pour se défendre les conséquences imputables à son prédécesseur et au besoin ne peut-il pas invoquer le désastre entraîné par cette cour sans scrupule ni vergogne du régime précédent

dont la France nouvelle a découvert toutes les tares à ses dépens ; facteurs précieux dont les juifs ont su tirer parti en empêchant le peuple de se ressouvenir qu'avant la guerre les caisses de l'Etat regorgeaient d'or, que la dette flottante représentait les deux tiers de la dette actuelle, que les impôts étaient sensiblement inférieurs à ceux dont la nation est frappée depuis l'amortissement complet de l'indemnité payée à la Prusse, que le commerce et l'agriculture, moins morcelée, étaient d'une richesse qui faisaient l'envie de toutes les nations, sans compter qu'en 1867, tous les rois et empereurs étaient venus s'agenouiller au pied du trône impérial. Se sauver d'un désordre voulu pour pêcher en eau trouble, en accusant l'empire, pendant que tous ces mandataires se remplissent les poches en se faisant mutuellement la courte échelle pour escalader le pouvoir sous le nom de républicains de diverses nuances, et suscitaient le honteux désastre du Panama, voilà une curée aussi âpre et furieuse que celle des malandrins du XIV<sup>e</sup> siècle, et autrement révoltante que celle des bell-s chasses de l'empire qui enrichissaient Compiègne, Fontainebleau et Rambouillet.

Tromper tortueusement la crédulité du peuple en le ruinant sous des promesses fallacieuses ; analyser avec complaisance devant une assemblée plus éclairée les symptômes d'une déchéance attribuée faussement au régime impérial, qui a été le bouc émissaire doublement poursuivi par les Juifs depuis la guerre ; s'étaler avec ostentation comme réformateur, en s'illuminant les traits d'une légitime fierté toute de commande, telle a été la ligne de conduite instiguée par les différentes synagogues qui, sous la figure de la haute finance, s'infiltra d'abord aux Tuileries, poursuivit sa tâche pendant la guerre en soutenant l'ambition des généraux, en vertu du principe : diviser pour régner et enfin, après la débâcle, semant l'or à pleines mains pour se débarrasser de Thiers d'abord, de MacMahon ensuite, prit possession définitivement du pouvoir, morcelé entre quelques affiliés ou quelques décaisés que les circonstances leur avait livrés poings et pieds liés. Voilà le bilan de l'association des Rothschild et de leurs affidés, dont l'imprudence et la folie des grandeurs n'avaient pas d'autre excuse que le besoin d'arriver. Il était humain pour ces derniers de se laisser griser par l'appât de l'or et des honneurs, n'y étant pas habitués et ne possédant rien, ils ne pouvaient rien espérer d'un gouvernement sérieux qui eût exigé des principes sans tenir compte des appétits. C'est pour former ces jousseurs que les Juifs ont fait une guerre acharnée à la religion catholique qui a toujours été essentiellement française et qu'ils la poursuivent sans relâche. Ils écartaient systématiquement comme suspects tous ceux qui avaient un passé politique ou une situation indépendante : la juiverie voulait d'humbles serviteurs qui marchaient au doigt et à l'œil, dressés par elle comme artisans de la destruction de ce tout homogène qu'on appelle la nation, parce que toutes les parties s'engrènent les unes dans les autres jusqu'au plus petit rouage, fonctionnant sous une seule direction par une puissance motrice unique.

Elle a pu exercer cette influence néfaste sous un gouvernement sans tête, où tout le monde se renvoyait la balle ; devant une autorité effective, responsable, son action eut été bien atténuée. Les nations se résignent, quand il le faut, à courber la tête pour se sauver d'un danger, c'est une œuvre de sagesse ; mais les hommes au pouvoir, associés pour dégoûter tout à tour la nation, qui, semblables à des myriades de poissons confinés dans un étang, disparaissent suivant les éventualités ou remontent au moment opportun à la surface de l'eau, ne s'effacent jamais complètement. Ils expliquent les incidents de la chute momentanée, mettent le public dans le secret apparent des défaillances, mitigent les corruptions successives qui mènent à la décomposition finale, jusqu'au beau jour où elle éclate comme un événement imprévu, mettant à nu la vérité dépouillée de tout voile sans un abri pour échapper à la crudité de la lumière.

Puisque nous remontons aux origines de cette décadence, après avoir examiné les causes matérielles, étudions leur influence sur la littérature.

Depuis Baudelaire, qui succéda à Honoré de Balzac, à la même époque où le sémitisme prit corps, toute une école, possédée du désir d'épater le bourgeois ou cherchant une originalité qu'elle ne trouvait pas dans son fonds épuisé, à la piste du nouveau et de l'inédit, a demandé des inspirations à la perversion des sens. Ce procédé, à l'origine, était pour ainsi dire inconscient, d'une sorte d'impudence naïve. On allait aux coins défendus, parce que la société, blasée des parfums délicats, semblait y pousser.

Oserai-je risquer la comparaison naturaliste qui me vient à l'esprit ? L'animal dont nos dames portaient l'image à leur chaîne comme porte-bonheur, ne trouvant plus de truffes dans un terrain trop exploité, se dirige d'instinct et friand vers le fumier où il se vautre. Cette tendance, sans gravité appréciable à ce moment, espèce de curiosité passagère appelée à faire son temps, comme les préciosités de Mlle de Scudéry, ou les fadaïses de M. de Florian et tant d'autres aberrations, jeux de rhétorique, essais mal venus qu'un souffle plus sain aurait dû bientôt emporter, ne disparut pourtant pas. Hésitante d'abord, elle se trouva appuyée jusqu'au moment où Zola apparut en sortant de la librairie Hachette comme simple découpeur. Le début et la fin de cet être méprisable vous indiquent la source à laquelle il a puisé. Je me suis longuement étendu sur son œuvre de destruction dans un autre journal, à la date du 7 mars 1898. J'y ai démontré que tous ses écrits tendaient à désorganiser complètement la société française, dont il a attaqué toutes les fractions sous l'instigation du puissant élément dont il s'était fait l'instrument.

Je ne me suis pas étendu autant sur l'obscénité de la forme. De tous temps, on a publié des livres obscènes. Dans les fonds de l'humaine nature git une démanaison égrillarde de des auteurs amoureux du succès facile ou du tapage qu'ils confondent avec la réputation solide ont en tous les siècles eu l'ambition d'éveiller et de satisfaire.

Le marquis de Sades eut son heure de célébrité : il compte de nombreux adeptes aujourd'hui tandis qu'il n'était qu'une exception de son temps. Dans aucune bibliothèque d'honnête homme, vous ne trouverez ce genre d'élucubrations. Quelques curieux s'avisant de les lire, les ont bientôt fermées avec dégoût, et la monstruosité de ces récits les a condamnés au mépris général car ils n'affichaient pas la prétention de représenter l'esprit de leur époque et de leur pays ; ils obéissaient simplement à une imagination déréglée et purement personnelle ; il n'arboraient point de bannière et ne pontifiaient pas dans l'immoralité.

Aujourd'hui le procédé est différent chez ce genre d'auteurs, le fond reste le même ; affaire de mode, mais chacun s'improvise apôtre d'une idée, joue au personnage, il n'y a pas d'âne bâté qui n'ait sa théorie bâclée et qui ne prêche comme un évêque. Autrefois l'on couvrait de fleurs nos plaies humaines, on les étale maintenant toutes nues, saignantes, et d'après l'esthétique du jour, elles s'imposent comme belles et dignes du regard. Changements d'apparence et de superficie que je ne puis contempler d'un œil tranquille après avoir apprécié leurs résultats qui découvrent autant de corrompus, qui ont vendu leur plume, que d'artistes avides d'originalité. Si le dieu badin de l'amour a lancé sa flèche empoisonnée sur un clan d'écrivassiers qui souffrent de la piqûre, que ne sont-ils soumis au traitement de la censure, si la juiverie ne les protège dans cette œuvre de désagrégation morale, car leur folie amoureuse ne doit pas exercer sa contagion néfaste sur l'humanité.

Est-ce la décadence latine annoncée par les novateurs qui s'accroît ?

Peut-être bien ; mais ces mouvements représentent un grand cri jeté comme une interjection pour attirer l'attention, un mouvement oratoire, une formule ingénieuse, inventée tout exprès pour appeler la foule, un boniment truc ou ficelle de pythionisse que les badauds seuls prennent au sérieux et dont ils s'inquiètent comme des imprécations drainatiques. C'est pourquoi on ne distingue plus ceux qui sont payés pour répandre leurs écrits délétères de ceux qui sont simplement déséquilibrés par défaut d'éducation morale.

Dans certains romans actuels, il n'y a pas seulement